

Philippe Jouët

Persistance des images féminines dans la tradition celtique

Différentes sources permettent d'envisager la place des femmes dans les conceptions sociales et religieuses des Celtes : témoignages classiques (contemporains des Celtes historiques), indices archéologiques (sépultures, parures), iconographiques, narratifs (dans les récits irlandais ou gallois, les contes, l'hagiographie). Cette place variait selon le statut et les activités, sans doute aussi avec les époques, quoi que les Celtes, et leurs prédécesseurs de la culture campaniforme aient toujours vécu dans l'ambiance de la société héroïque, prolongée assez longtemps en Irlande et dans les petits royaumes brittoniques du haut Moyen Âge. Il s'y attachait naturellement des idées beaucoup plus anciennes que le monde celtique ou ses antécédents indo-européens, idées qui tiennent aux représentations fondamentales des sexes.

Par delà ces données premières, les récits qui sont le terme d'une longue maturation d'expériences offrent une palette très diversifiée de personnages féminins. On peut les ordonner en fonction des statuts sociaux ou sur l'axe de la périodisation, reconnaître des faits ou des conceptions, des idéaux.

La profondeur temporelle à laquelle permettent d'atteindre la reconstruction et l'étude de la tradition IE, qui par certains de ses aspects plonge dans le Paléolithique, permet de supposer de vitesses d'évolution différentes selon les sujets envisagés. Des archaïsmes se maintiennent.

M. Gimbutas a senti cette continuité sur le très long terme : « Les déesses héritées de la vieille Europe – Athéna, Héra, Artémis, Hécate en Grèce ; Minerve et Diane à Rome ; Mórrígan et Brigit en Irlande ; Laima et Ragana dans les pays Baltes ; Baba Yaga en Russie ; Mari au Pays basque, et tant d'autres – ne sont pas des Vénus dispensatrices de fertilité et de prospérité (...). Elles sont bien davantage (...). Tout cela nécessite un développement diachronique de la méthode dumézilienne¹ ».

Celtes, Latins ou Germains qui ont hérité de représentations bien plus anciennes, influencées aussi par la réalité des rapports sociaux, prennent place dans ce tableau.

En partant de ce que l'on connaît directement par les textes et de ce que l'on reconstruit on constate une grande diversité des divinités féminines : rivières divines, surveillantes célestes, protectrices des naissances, gardiennes du foyer, femmes de pouvoirs, fées du folk-lore... Pour les Celtes, les déesses majeures apparaissent avant tout techniciennes et célestes², la production agricole étant réservée à quelques entités

¹ *The Language of the Goddess*, 1989, San-Francisco, pp. 25-26.

² Il faut signaler que le genre grammatical a pu influencer l'imagerie et les représentations : dans les pays où la lune est de genre féminin on la retrouvera moins facilement sous une figuration mythique masculine. Midir est une dieu Lune, l'interprétation de personnages comme Étain ou *BéFhind* la « femme blanche » qui est son nom pour les dieux, les

qui, dans les récits, paraissent mineures. G. Dumézil a montré que l'idée d'une « grande déesse indifférenciée », « multifonctionnelle » ou « polymorphe » était sans fondement. Pourtant ces divinités ont un point commun, elles constituent un des pôles majeurs de l'existence, qui doit bien déterminer de quelque façon l'assise de leurs fonctions.

En Irlande Tailtiu la « Terre » était d'une génération plus ancienne que les dieux Túatha Dé Danann. Cían fils de Dían Cécht lui donna son fils Lug fils d'Eithne en nourrice. Tailtiu devint l'éponyme de la plaine d'Ulster où elle mourut et Lug institua des jeux en son honneur, quinze jours avant et quinze jours après Lugnásad³. La puissance insaisissable que l'Irlande appelle *Flaith* est féminine, et comme l'Année à la fois vieille et jeune.

Mais pourquoi certaines fonctions, en dehors des déterminations naturelles, sont-elles préférentiellement incarnées par des femmes ? C'est là une question qui dépasse bien sûr le domaine des études de mythologie. Il suffit de constater le fait : comme ailleurs dans le monde la distribution des fonctions a ses dilections, tant pour l'imagerie que pour le discours.

Une détermination majeure des théologies féminines se trouve dans des fonctions naturelles sanctionnées par la culture : gestation, maternité ; place des filles et des sœurs dans la famille ; épouses ; rôle des femmes âgées.

Avec ou sans les Trois fonctions, la féminité est une expression éminente de tout ce qui a trait aux capacités reproductrices et nourricières et de leurs conditions. L'association jeunes garçons-femmes-bétail dans *TBC*, version du *LU*, §§ 34, 63 et 164 (*YBL* § 214), est à rapprocher du composé IE **wiro-peku-* « hommes du commun et petit bétail », La. *pecudesque uirosque*. La métaphore de l'époux-taureau et de l'épouse-génisse se trouve dans l'élégie funèbre de Cethern chantée par sa compagne Inda, fille d'Eocho Salbuide (*TBC*, ch. 22).

L'Irlande a distingué trois Brigit dont une « femme du travail de forge » au troisième niveau du cadre trifonctionnel : preuve de l'importance quasi religieuse qu'on accordait à cette technique. Proche de la réalité sociale apparaît l'image des Aurores techniciennes (la *Minerva* de César), magnifiée par Brigit maîtresses du tissage, du foyer, du chant et de la musique, modèle de la future sainte.

Dans un autre ordre la femme est la tentation du guerrier dont elle canalise et annihile la volonté. Le vin et la séduction féminine sont les moyens utilisés pour convaincre Fer Baeth et d'autres de combattre son frère de lait Cúchulainn. La reine Medb fait intervenir sa fille Findabair chaque fois que la situation l'exige (*TBC*, *LU* §§ 130-134

associe à la lumière : il faut ici dépasser le genre grammatical pour établir la réalité non sexuée qui est sous-jacente à ces entités, mais parallèlement reconnaître qu'il a joué un rôle dans la constitution de l'imagerie. (Le mythe n'est pas la moderne allégorie qui ne retouche pas le genre grammatical de ses abstractions.)

³ *LGE*, VII, § 311.

; auprès de Fer Diad dans *YBL*, 186-189). Il en est ainsi également dans l'*Aided Cheltchair* : le guerrier Conganchness est séduit, enivré puis tué, suivant la traditionnelle liaison du sommeil et de la mort provoquée par un abus des biens de Troisième fonction.

Si l'on se fie à quelques inscriptions de Gaule, certaines femmes seraient prédisposées à l'exercice de la magie. La première phrase de l'inscription du Larzac *insinde se-bnanom bricto[m i]n eianom anuana san anderna* s'interprète « envoie le charme des femmes contre leurs noms ci-dessous » (Lambert, *LLG* 166). Cette *defixio* distingue trois sortes de sorcières. Un équivalent de la « magie des femmes » se retrouve dans *SCC*, l. 323 (*banespa* « woman's wantonness »). Le récit *Eachtra Connlai* montre la puissance des fées : le fils du roi est séduit *brechtaib ban* « par les sortilèges des femmes » (du Síð). L'Irlande assignait avec prédilection aux femmes les fonctions de voyance et de prédiction. Un nom de la « vieille femme », Ga. *gwrach*, Br. *gwrac'h* de **wrakkā*, a aussi le sens de « sorcière ».

La femme en tant que mère fait l'essentiel de certaines représentations plastiques. Cependant les *Matres* gallo-romaines ne se ramènent pas nécessairement aux seules fonctions génératrices. La notion de déesse-mère, dont on a fort abusé dans les études celtiques, recouvre des réalités très diverses : Bóand est déesse et mère du soleil Óengus. Modron, mère de Mabon le Fils, est la Mère par excellence et relève elle aussi d'une théologie. Il existe une figure éminente de la maternité, la troisième Macha, épouse du paysan Crunniuc. Elle meurt en donnant le jour à des jumeaux (*Ces Ulad*).

La femme en couches fournit un terme de comparaison usuel chaque fois qu'il faut évoquer la faiblesse physique des guerriers. Des égards particuliers et des interdits s'attachaient aux femmes enceintes, comme il ressort de certains détails de *FB* et *CU*. En ne les respectant pas dans la troisième Macha, sur le point d'accoucher de jumeaux, le roi d'Ulster attire une malédiction sur les Ulates.

Cela dit, il apparaît que la féminité naturelle en général, quand elle est associée à des événements politiques, n'agit pas directement par elle-même : Ériu, Fotla et Banba (Le nom *Banba* a été rapproché de *banb*, m., « cochon de lait », E. Hamp. Pour P. De Bernardo Stempel c'est le nom de la femme, comme vIr. *ben*, gén. pl. *ban*), les trois reines des Túatha Dé Danann, incarnations de l'Irlande éternelle, accueillent les Goidels. Banba et Fotla prédisent l'installation des Goidels, mais sous un mauvais signe (§ 390). L'Irlande portera leur nom. La prédiction d'Ériu est totalement favorable, son nom sera le principal. Elle exclut Éber Donn et sa descendance de tout profit à cause de sa suffisance (c'est la réinterprétation en contempteur des dieux d'un ancien maître des Morts). Les Goidels ont dû affronter et vaincre chaque reine dans une compétition magique (*evocatio* ?).

Leur groupe est triparti au sens dumézilien. Mais leur apparente supériorité dans l'admission des nouveaux venus fait oublier qu'elles ont délaissé leur camp d'origine, celui des TDD. Leurs époux seront vaincus. Trahison ? En fait, elles ne sont pas des allégories, elles représentent une réalité profonde, immuable, inscrite dans la nature

du sol et l'efficacité du pouvoir, de tout pouvoir. Leur ralliement est simultanément un choix et un consentement.

Autre image qui va dans le même sens : la position du roi Math du *Mabinogi*, dont les pieds ne touchent pas terre mais reposent sur la vierge Goewin, fait de la jeune fille un intermédiaire avec la puissance de la terre, réservoir de forces inentamées qui fondent le pouvoir royal.

J'aborderai ici trois provinces narratives dans lesquelles la femme – notion unitaire qui ne suppose pas une unicité des situations vécues –, tient une place qui peut être centrale :

la « religion cosmique » avec ses êtres intermédiaires entre la Nuit, le Jour et la Terre ;

la société héroïque avec ses courtises et ses initiatrices guerrières ;

l'hagiographie, en montrant que les représentations, par delà les différences des sociétés, partagent des traits dus à la conservation des images, voire de scénarios (schèmes narratifs) et à leur réutilisation par la tradition, de nature cumulative et sélective.

Comme dans le reste de la tradition se révèle le dialogue entre la réalité et les exemples.

Déesses célestes

Le cas le plus connu est celui de l'Aurore ou des Aurores.

Si l'on tente de reconstituer la genèse des différentes fonctions de l'Aurore celtique, on peut avancer les filières suivantes, qui vont toutes dans le sens d'une concrétisation, du statique à l'actif :

1) De la connaissance à l'énonciation : l'Aurore connaît le contenu du cycle temporel, elle devient une instance de la prédiction (Mórrígan⁴).

2) De la surveillance à l'initiation : l'Aurore accueille et guide le héros vers la Belle-saison de l'Année (Delbcháem pour Art fils de Conn).

4) De l'observation à la participation : l'Aurore intervient dans le conflit des dieux, et en est l'objet.

5) De la réception à la diffusion : destinataire des hymnes, l'Aurore donne l'inspiration, surveille les rituels verbaux et les épreuves héroïques.

6) De la régulation à l'enseignement : associée à la régularité des cycles, l'Aurore indique les moyens de l'imiter.

Je n'insisterai pas sur ce caractère auroral qui est très fréquent chez les fées et les héroïnes celtiques, je renvoie là-dessus à mes ouvrages parus et aux conférences des années passées.

⁴ Nous renvoyons à nos études, dont *L'Aurore celtique*, 2.8.7 et *DRMC*, s.v. *Femme*, et à la Journée d'étude des AÉC, année 2015.

Aurore et reine

Le nom comme l'histoire de Rhiannon héroïne du *Mabinogi* gallois, épouse de Pwyll puis remariée à Manawydan, en font une « Grande-Reine » (**Rīgantonā*).

Selon la seconde partie du *Mabinogi de Pwyll* le roi de Dyfed aperçoit une jeune femme au tertre d'Arberth mais, malgré tous ses efforts, ne peut rejoindre son cheval blanc (paradoxe des deux temps) : Rhiannon fille d'Hyveidd *Hen* le « Vieux ». On doit la marier mais elle n'accepte pas d'autre époux que Pwyll. Un an après, le riche et belliqueux Gwawl obtient Rhiannon à la suite d'une promesse imprudente de Pwyll. Grâce à Rhiannon, Pwyll peut duper et chasser Gwawl de la cour [jeu rituel]. Au bout de deux ans Rhiannon a un fils, qui disparaît la nuit même de sa naissance. Accusée de meurtre par ses servantes, qui lui ont frotté le visage et les mains du sang de jeunes chiens, Rhiannon est condamnée à porter ceux qui se présenteraient à Arberth jusqu'à la cour. L'enfant *Gwri Wallt Euryn* sera retrouvé vivant par Teyrn Twryf Vliant et sera désormais *Pryderi* « Souci », en mémoire des tourments de sa mère.

Dans le *Mabinogi de Manawydan* Rhiannon se montre beaucoup moins avisée : désormais épouse de Manawydan, auquel elle reproche son manque de décision, elle est capturée avec Pryderi par Llwyd, un ami de Gwawl. Il faudra toute la patience et l'habileté de Manawydan pour les libérer : le charisme dont bénéficiait Pwyll s'est affaibli. La polarité Rhiannon-Kigva (F1-F3) est à souligner.

Outre l'équivalence du poulain de Teyrn avec son fils Gwri-Pryderi, on a relevé l'association de Rhiannon avec le cheval. À deux reprises, et dans deux textes différents, Rhiannon assume une fonction proche de celle d'une bête de somme (jument ?) : dans le *Mabinogi de Pwyll*, accusée d'infanticide, elle est condamnée pour sept ans à s'asseoir chaque jour sur la pierre servant de montoir aux cavaliers pour y raconter son histoire aux visiteurs de la cour royale et à leur proposer de les transporter sur son dos (*kynnic y westei a phellynic y dwyn ar y cheuyn y'r llys*) ; dans *Manawydan*, emprisonnée avec Pryderi elle doit porter à son cou les licous des ânes de son geôlier après qu'ils ont tiré des charrettes de foin (*a Riannon a uydei a mynweireu yr essyn, wedy bydyn yn kywein gueir, am y mynwgil hitheu*). Manawydan en est réduit à fabriquer arçons et selles. Ces peines lui sont infligées durant des périodes d'assombrissement (disparition de l'enfant aux-Cheveux-d'Or, maléfiques de Llwyd le « Gris ») et prennent fin avec le rétablissement de la belle saison. L'aspect figurativement ou allusivement hippomorphe de Rhiannon vient d'une ancienne Aurore indo-européenne. Cela ne contredit pas un rapprochement avec l'*Epona* continentale. La caractérisation diurne de Rhiannon et de Gwri est très nette. Comme l'Aurore védique « maîtresse des prix » (*RV* 7.76), *maghoni* « généreuse », qui « apporte les largesses désirées » (*RV* 1.113) dont elle gratifie les poètes au matin, Rhiannon la grande-reine accorde de nombreux bienfaits aux artistes, notamment le matin qui suit ses noces : « Dans la jeunesse du jour, Rhiannon dit : – Seigneur, lève-

toi, et commence à satisfaire les artistes ; ne refuse aujourd'hui à personne ce qu'il te demandera. – Je le ferai volontiers, dit Pwyll, et aujourd'hui et les jours suivants, tant que durera ce banquet. Pwyll se leva et fit faire une publication invitant les solliciteurs et les artistes à se montrer et leur signifiant qu'on satisferait chacun d'eux suivant sa volonté et sa fantaisie » (trad. J. Loth). Rhiannon tient un festin tout prêt pour l'arrivée de son futur époux. Le mot employé, *darmerth* « provisions, préparatifs », permet de la comparer, sous ce rapport, à la gauloise *Rosmerta* ou *Cantismerta* (P.-Y. Lambert).

La carrière de Rhiannon comme celle de Pwyll est rythmée par le retour régulier des années, mesure du cycle mythologique. Son fils aux cheveux d'or, né un premier mai, longtemps menacé par des puissances obscures puis gratifié d'une croissance extraordinaire, s'interprète comme un jeune dieu solaire. Il réalise le paradoxe de l'enfant qui naît pour disparaître et ne peut être présenté à son père. Il ressemble en cela à Mabon, à Lleu et au jeune Óengus. Les humiliations endurées par la reine sont la conséquence du sommeil meurtrier des servantes, image de l'inertie (nocturne). Le sang dont la reine est souillée est celui du crépuscule rouge de l'eschatologie. Sa pénitence s'apparente aux humiliations de Branwen et de bien d'autres héroïnes malheureuses du légendaire européen. Sans doute un très ancien conte narrerait-il les péripéties dramatiques du Soleil naissant, sa disparition, sa restitution par le Flot personnifié, *Twryv Liant*, et le retour de l'Aurore.

Le chant des trois oiseaux de Rhiannon est évoqué dans le contexte d'exaltation héroïque du *Mabinogi de Branwen*. Ils « réveillent les morts et endorment les vivants » (*CO*), double pouvoir, diurne et nocturne, exercé en alternance, accompagné d'une promesse d'immortalité. Rhiannon agit aux deux crépuscules.

Épopée et société héroïque

Le rôle des femmes dans la société des Celtes historiques varie avec leur statut. Aristote (vers 336 av. J.-C.) assure que les femmes n'exercent pas de pouvoir politique chez les Celtes (*Politique*, II, 6, 6). Mais l'histoire a retenu les noms de la Cartismandua des Brigantes en 51, et de la Bouddica des Iceni en 62 après J.-C. Il y a lieu de se demander si les portraits de ces reines guerrières par Tacite (*Annales*, XIV, 35 ; XII, 40 ; *Histoires*, III, 45) n'ont pas été influencées par des représentations mythiques conventionnelles. Sur le continent il n'est pas attesté de reine guerrière équivalant à Boudicca, mais l'archéologie a révélé que certaines femmes étaient l'objet de très grands honneurs : raisons lignagères, religieuses ?

La situation que les récits épiques et les lois font connaître pour l'Irlande est à peu près la même que celle du continent. Le mariage irlandais est assimilé à une vente par laquelle le père ou le parent qui remplace le père défunt cède à l'époux ses droits sur la femme. L'enfant à venir appartiendra à l'époux. Le prix d'achat de la fiancée, *Ir. coibche*, payé par le futur mari au père ou à l'ascendant, était calculé en fonction du rang, de la richesse familiale et des qualités intrinsèques de la jeune fille. Celui qu'on

exige d'Óengus dans *Tochmarc Étaíne* comprend notamment une somme de travaux à caractère cosmogonique. La valeur d'une femme est évaluée à trois bêtes à cornes, plus le « prix de l'honneur » qui varie selon la condition sociale. La coutume du douaire est commune à l'Irlande et au pays de Galles. L'évaluation varie en fonction du statut. Un homme vaut sept femmes esclaves ou vingt et une bêtes à cornes, non compris le prix de l'honneur (Irl.). Toutefois, suivant les Lois anciennes, la femme irlandaise est l'égale du mari quand elle a la même fortune que lui, elle a la prééminence quand elle apporte davantage que lui (*contincur / bantincur*). Ce droit irlandais n'est sans doute pas le droit primitif, mais les morceaux les plus anciens de l'épopée datent de l'époque où la femme hérite de son père à défaut de fils. La notion d'égalité par la fortune révèle un état de société plus stable.

Les codes médiévaux irlandais distinguent dix formes de mariage ou d'union, le code gallois neuf. Les trois premières formes irlandaises sont régulières, seuls les biens apportés par les époux varient, de l'égalité au déséquilibre en faveur d'une partie ou de l'autre. Les autres sont des unions temporaires, par contrainte, séduction dissimulée ou invite masculine, cette casuistique renvoyant à une analyse indo-européenne ancienne⁵.

Les récits traditionnels sont au fond tout aussi révélateurs que les témoignages disparates des auteurs classiques, à condition qu'on replace leur contenu à l'époque appropriée. Ils donnent beaucoup de renseignements, magnifiés, sur les modèles sociaux de la société héroïque.

Les littératures insulaires n'ont pas été sans célébrer les femmes. Les mères et les épouses des Fíanna font l'objet d'un long poème du *DF*, n° XLIII. L'Irlande a établi sous le titre de *Ban-Shenchus* le panégyrique des femmes célèbres (éd. K. Meyer, *VB*, I, 86 ; M. C. Dobbs dans *RC* XLVII). Les femmes ont trouvé leurs parangons dans les Triades galloises : *TYP* n° 78-80 forment ce que Peniarth 47 appelle *Trioedd y Gwragedd*, « Triades des Femmes ».

Beaucoup de récits mettent en valeur le fort caractère des héroïnes. Le poème XVIII du *DF* montre le courage et l'habileté de la fille de Diarmaid qui entreprit de venger son père sur Finn. Elle le provoqua en combat singulier et eut le dessus, si bien qu'Oisín et Caoílte durent intervenir pour le protéger. Lodhorn tua la jeune héroïne. Les femmes prennent souvent les traits et les manières de leurs aimés. Celles d'Ulster qui aiment Cúchulainn sont borgnes comme il l'est dans ses contorsions guerrières ; celles qui aiment Cuscraid sont bègues ; celles qui aiment Conall sont contrefaites (*SCC*) : sympathie mimétique.

Certaines femmes jouent un rôle non négligeable dans les joutes ou *contests* de fin

⁵ D. A. Binchy, *Studies in Early Irish Law*, Dublin et Londres, 1936, VI ; M. Dillon et N. Chadwick, *Les Royaumes celtiques*, 12 ; Th. E. Charles-Edwards dans D. Jenkins et M. E. Owen, éd., *The Welsh Law of Women*, Cardiff, 1980.). Sur le statut de la femme en Irlande, voir M. MacCurtain et D. Ó Corráin (éd.), *Women in Early Irish Society - The Historical Dimension*, Dublin, 1978 ; et P. O'Leary dans *Ériu* 37 (1986) 27-44. Sur les procédures folkloriques, voir A. et B. Rees, *Celtic Heritage*, p. 207 ss.

d'année prisés de la société héroïque. Les épreuves du *Fled Bricrend* sont doublées par la « bataille de mots » de leurs épouses dont l'enjeu est l'honneur et les privilèges du rang. L'hospitalier Mac Dathó a beau rappeler l'avis de Crimthand : « Tu ne donneras pas ton secret aux femmes ; secret de femme n'est pas bien caché », il se confie pourtant à la sienne et suit ses conseils. Il en résulte un grand combat pour la préséance entre les champions d'Irlande (*SMMDT*). Présentes aux jeux du Festin de Bricriu, les femmes n'assistaient pas au festin de Tara, réunion politique et royale.

Le récit *Oided Mac n-Uisnig (Oidhe Chloinne Uisneach)* montre une situation complexe : un jour que les Ulates se trouvaient chez Fédelmid fils de Dall, le chef-conteur du roi Conchobar, son épouse traversa la pièce. Elle était enceinte et l'enfant « cria dans son sein ». Sencha fils d'Ailill demanda qu'on fît appel à Cathbad. Celui-ci prédit qu'elle enfanterait une fille, Derdriu aux boucles blondes, aux superbes yeux gris-bleu, aux joues de digitale pourpre foncée, aux dents couleur de neige, aux lèvres éclatantes comme l'écarlate. Elle provoquera bien des meurtres parmi les guerriers ulates. En son temps « un acte de violence sera accompli à Emain », Fergus sera exilé d'Ulster, Fiachna fils de Conchobar sera tué ainsi que Gercé et Eógan fils de Durthacht. À ces mots les jeunes guerriers réclamèrent sa mort, mais Conchobar la fit élever chez lui et la garda pour qu'elle fût sa femme.

Un jour que le tuteur de la jeune fille écorchait un veau sur la neige en hiver, un corbeau vint boire le sang. Derdriu dit à Leborcham : « Le seul homme que j'aimerais serait celui qui aurait sur lui ces trois couleurs-là : la chevelure comme le corbeau, la joue comme le sang et le corps comme la neige » [Trois couleurs]. Cet homme existe, c'est Noisiu (Noisé) fils d'Usnech. Le chant des fils d'Usnech apaisait bêtes et hommes et ils étaient adroits aux armes. Derdriu se rendit auprès de Noisiu, lui déclara qu'elle le préférait à Conchobar. Mais au chant de Noisiu les Ulates commencèrent de se battre entre eux. Voyant cela, ses deux frères Ardán et Ainnle décidèrent Noisiu à fuir avec eux et leur suite.

Les fugitifs cherchaient refuge auprès des rois mais on les persécutait souvent à cause de Conchobar. Ils furent dans un désert en Écosse mais durent se réfugier sur une île de la mer pour fuir le roi qui, ayant vainement tenté de séduire Derdriu, s'apprêtait à les tuer. Quand ils apprirent cela les Ulates envoyèrent Fergus, Dubthach et Cormac fils de Conchobar pour cautionner le retour des exilés en Ulster. Cependant Eógan fils de Durthacht, le roi de Fernmag, devait tuer les fils d'Usnech pour Conchobar. De son javelot il transperça d'abord le fils de Fergus, et celui-ci, se jetant sur Noisiu, l'entraîna dans sa chute si bien que le héros fut également atteint. La tuerie devint générale, Derdriu fut amenée captive à Conchobar. Les trois cautions se retournèrent alors contre les hommes de Conchobar et le combat fut tel que trois cents Ulates y succombèrent. Dubthach tua les filles d'Ulster, Fergus brûla Emain. Puis ils se réfugièrent chez Ailill et Medb de Connaught. Pendant seize ans les exilés firent la guerre aux Ulates. [Manannán Mac Athgnó prit sous sa protection les enfants de Noisiu et Derdriu, Gaiar et Aeb Gréne (*Tochmarc Luaine*).]

Derdriu fut un an auprès de Conchobar, sans sourire ni manger. Un long poème a conservé ses plaintes : « deux joues de pourpre plus belles qu'une prairie, Lèvres rouges, cils noirs comme le scarabée, Dents couleurs de perles, Comme la noble teinte de la neige. » Mais « le chagrin est plus fort que la mer » et Conchobar restait insensible. Deirdriu ayant déclaré sa haine pour lui et pour Eógan, le roi la donne pour un an à ce dernier. Placée entre les deux hommes dans le char d'Eógan, telle suivant Conchobar « une brebis entre deux béliers », elle se jette contre un bloc de rochers, s'y brise la tête et meurt⁶.

Derdriu ressemble à une Aurore malheureuse. Le signe des Trois couleurs et le nom de sa fille Aeb Gréne « Aspect de Soleil » vont dans ce sens ainsi que l'image indo-européenne du char à trois passagers (l'Aurore et les Dioscures).

La *Courtise de Luaine* fournit un parallèle récent, et dans une certaine mesure une contrepartie, à l'histoire de Derdriu⁷. Il y est dit que le roi Conchobar, inconsolable de la mort de Derdriu, demanda en mariage Luaine fille de Domangen du *Síd*. Mais il dut y renoncer momentanément pour partir en guerre. Apprenant que la jeune fille est morte de honte à la suite d'une satire du druide Athirne et de ses fils, il poursuit les coupables avec les nobles ulates qui conseillent tous de tuer le satiriste, tandis que Cathbad les met en garde contre les pouvoirs verbaux du druide. Athirne est assiégé dans sa forteresse, les Ulates le tuent avec ses fils et brûlent le fort. Les poètes d'Ulster et son disciple Amairgen déplorent la perte d'Athirne mais l'abus de pouvoir fonctionnel a été puni collectivement. Contrairement aux clichés celtomanes et pseudo-traditionnels qui continuent leur carrière ici et là, le druide a été remis à sa place.

Les « femmes de guerre », Ir. *bangaisgedaig*, *banamuis*, *banféinnidi*, initiatrices des héros, ne répondent à aucune institution médiévale connue en Irlande. Elles transposent en figures narratives les périls que le héros doit affronter, les forces qu'il doit s'incorporer. Úathach, fille de Scáthach l'« Ombreuse », devient l'épouse temporaire de Cúchulainn durant le séjour du héros en Écosse (*Tochmarc Émire*). L'union de Cúchulainn et de Scáthach, puissance nocturne, puis celle du héros et d'Aife, traduisent dans le langage de l'épopée les affinités du héros, comme l'affrontement de Peredur et des Sorcières de Caer Loyw. Ces hiérogamies sont des fragments de doctrine héroïque.

Dans la *Mesca Ulad* la reine Medb organise les épreuves probatoires des Ulates, mais c'est une incarnation de la Souveraineté politique.

L'apparence médiévale que prennent souvent les femmes dans le conte et l'épopée ne doit pas masquer l'antiquité de leurs fonctions.

De nombreux récits établissent une liaison explicite entre la mort de la reine et le dépérissement du royaume. La dissociation des couples royaux précipite la décadence, souvent accompagnée de troubles atmosphériques et démographiques. Le

⁶ Sur ce récit, voir l'étude de M. Tymoczko, *SC XX/XXI*, 1985-86 145-166.

⁷ *Tochmarc Luaine* (contenu dans trois mss des XIV^e -XV^e s. ; éd. et trad. W. Stokes, *RC XXIV* 270 ss.

Mabinogi de Branwen est l'histoire de l'Aurore captive délivrée par son frère. Branwen séquestrée en Irlande est semblable à Hélène.

Dans le *Mabinogi* la reine Kigva est séparée de son époux Pryderi, prisonnier de Llwyd, et accompagne Manawydan en Lloegyr. Elle passe ainsi d'un époux guerrier et imprudent à un protecteur sage et avisé. Cette situation illustre le statut des garants de la fécondité durant la mauvaise saison. La polarité Rhiannon (qui est annihilée) - Kigva (qui est sauvée) correspond à celle des deux rois Pryderi et Manawydan. Significativement le nom de *Kicva* est formé sur *kig* « chair » et *ma* « lieu » suffixé (qu'il faut rapprocher de noms mythologiques irlandais de femmes : pour le premier élément *Cichba(n)* et, pour le second, *Macha* « Plaine »). *Kicva* représente le charisme de la fonction nourricière, fondement substantiel de la souveraineté.

Un indice funéraire

Je fais ici une hypothèse qui a trait à la période qui a vu les ancêtres des Celtes se distinguer linguistiquement au sein de l'indo-européen, d'un certain état de cette langue, et s'affirmer socialement dans un mouvement qui était aussi religieux, la culture Campaniforme (*Bell-Beakers Culture, Glockenbecherkultur*). Peut-on soupçonner qu'une inflexion dans le statut féminin se serait reflétée dans les modes funéraires ? : dans la culture de la Céramique cordée les femmes étaient inhumées face au sud, tournées vers le côté estival, chaleureux, du monde, les hommes étant placés verticalement, la tête vers le nord, direction mythique : les femmes, les vieillards et les morts par blessure ont encore la tête au Sud réparateur mais regardent le soleil levant, comme les hommes. On repère alors des corrélations : *sud* :: *chaleur (estivale)* :: *femmes* :: *santé* ; *nord* :: *stabilité / origine* :: *masculinité* ; *est* :: *crépuscule du matin / aurore* :: *éveil* :: *retour des diurnes* :: *incitation*. L'image matricielle de la Nuit n'en est guère affectée. La lumière aurait-elle pris le pas sur la chaleur ? Cela s'accorderait bien avec le caractère du patron de ces essaimages, le dioscure immortalisé **Lugus*.

Hagiographie

Considérons Brigit et la sainte du même nom.

Selon *2CMT* vn 1, Brigit est fille du Dagda, ce que confirment le *Glossaire de Cormac* et un passage du *Dialogue des deux Sages*. Sous le nom de *Brigh*, Brigit est l'épouse de Bres, ce qui la met dans une situation intermédiaire entre les Túatha et les puissances de la terre. Son fils Rúadán le « (Petit-) Rouge » est un substitut malheureux du Soleil (J. Haudry). Envoyé en espionnage auprès des Túatha, Rúadán essaya de tuer Goibniu mais le dieu prévint son geste et le transperça de la lance qu'on lui avait donnée (*2CMT* vn 1, §§ 124-25). *Brigh* pleura son fils, ce fut la première lamentation en Irlande. C'est elle aussi qui inventa le sifflet pour appeler la

nuit. Qualifiée de *banfili* et *bandruí* par le *DS* de Rennes, Brigh ordonna les pleurs, les lamentations et les gémissements pour les morts lorsque Uillend et Mac Gréne eurent été tués.

Le *Glossaire de Cormac* (*Sanas Cormaic*, 150) mentionne trois Brigit : « Brigit, la poétesse (*banfile*) fille du Dagda, femme de science ou femme de sagesse, c'est-à-dire Brigit la déesse que les poètes adoraient, parce que sa protection était grande et célèbre ; pour cette raison on appelle de ce nom la déesse des poètes dont les sœurs étaient Brigit la femme-médecin (*be legis*) et Brigit la femme du travail de forge (*be goibnechta*) ; ce sont les déesses, les trois filles du Dagda. C'est d'après leur nom que tous les Irlandais appellent toutes les déesses *Brigit* » (trad. Guyonvarc'h). Suivant l'*Immacallam in Dá Thuarad* elle est aussi la mère des Trois Dieux de Dana, les Fils de Tuireann Brian, Iucharba et Iuchar, trois divinités préposées au changement de cycle qui conquièrent pour Lug les objets nécessaires à son équipement (AC 373). Brigit n'est pas dite mère des dieux, sinon par hypothèse.

Sainte Brigid est tenue pour fondatrice de la communauté monastique de Kildare où brûlaient des feux sacrés entretenus par neuf moniales et par la sainte elle-même le vingtième jour (Giraud de Cambrie, *Topographia Hibernica*, II, XXXIV-XXXVI). Elle est honorée comme patronne des poètes, des artisans et des femmes en couches. Sa fête tombe le premier février, jour d'*Imbolc*, *Imolg* : Ir. *Là Fhéile Bríde*, ScGa. *Là Fhéile Brìghde*, Mx *Laa'I Breeshey*). Brigit était « la gardienne du foyer ». Un texte datable du X^e siècle bien qu'attribué à Óengus le Culdée (IX^e s.) l'associe aux vaches d'abondance : le lait des vaches traites par Brigit aurait rempli tous les chaudrons du Leinster ; il a formé le Loch Lemnachta. Des éléments païens se repèrent dans sa légende, influencée sans doute par celle de la déesse homonyme : sa naissance à l'aurore au seuil de la maison ; sa nourriture par une vache blanche aux oreilles rouges ; ses vaches traites trois fois par jour qui donnent un « lac de lait » pour ses hôtes ; sa bière inépuisable, au point que prise de court elle changea un jour de l'eau en bière, adaptation tout irlandaise d'un motif évangélique ; la résurrection d'un veau tué la veille. Les similitudes relevées entre Brigit et Medb (M. MacCurtain) peuvent s'expliquer par d'anciennes figures de l'aurore et de l'année. Une hymne irlandaise à sainte Brigitte, dite *Hymne d'Ulltan* (VII^e s.), offre une suite de qualificatifs et de vertus trifonctionnels : « Flamme d'or étincelante » qu'on implore pour être conduit au royaume éternel, « Soleil resplendissant », capable de « gagner les batailles contre toutes les épidémies » et, « branche en fleur », de « détruire les charges de la chair » comme « mère du Christ »⁸.

Brigit est issue de l'Aurore indo-européenne, formulièrement « fille du Ciel-diurne » comme Brigit l'est de son prolongement le Dagda. Le nom de *Brigit* est parallèle au védique *brhatī* « haute, noble », épithète et même substitut du nom de la déesse Aurore, Uṣas de *RV* 1.113.19, dite « mère des dieux » (parce qu'elle précède les diurnes). E. Campanile a fait ressortir les éléments qui vont dans ce sens : sainte Brigitte naquit à l'aube comme l'Aurore grecque *ērigéneia*, au seuil de la maison ; un

⁸ Voir C. Sterckx, *ÉC*, XIV, 229-33.

ped dedans et un dehors, situation intermédiaire de l'Aurore védique qui fait « tourner les deux espaces contigus » (*RV* 7, 80, 1) ; sa biographie présente toujours un lien miraculeux avec la lumière (une colonne s'élève de sa tête), le feu, les rayons du soleil (son portemanteau), les flammes (son châle). L'importance de Brigit au regard des faits indiens, iraniens, grecs et romains vient de ce qu'elle prouve, au-delà du nom (qui n'est pas une forme ultérieure du nom indo-européen de l'aurore) qu'autrefois la déesse Aurore existait aussi parmi les Celtes. Reconsidérant les données littéraires, on peut reconstruire non plus un nom mais une réalité culturelle. Une fonction éminente de cette déesse indo-européenne était, comme « esprit de vie », de donner le jour au nouveau Soleil. En Bretagne sainte Brigitte, santez Berc'hed, est une fille d'aubergiste qui n'a « ni main ni doigt, ni de bons yeux pour voir » (*na deus na dorn na bizied, na daoulagad sklêr da welet*), mais qui gagne ces attributs, avec en plus la sainteté et un jour de fête placé avant celui de la Vierge ('*hag ho kouel e-rôk ma hani*'), en aidant Marie à accoucher (*Nouel Berc'hed*). Dans *Buhez sant Patrice*, I sc. 6, v. 476, elle rend ce service à la mère de saint Patrice (éd. J. Dunn, Paris, 1909).

Brigit, Bóann, Étaín, Fand ont des affinités (F. Le Roux, *MBM* 6 et *Ogam* 22-25, 224-231) mais ne peuvent être confondues.

Ce que l'on connaît de l'Anna bretonne offre aussi un schéma mythologique.

Le nom *Anna* se rencontre dans les Généalogies galloises et bretonnes armoricaines (*Cartulaire de Quimperlé*). L'épithète *consobrina Mariae Virginis* attribuée à l'épouse de Beli Mawr (et ailleurs à sa mère) est aussi celle d'Anna. Beli et Anna formaient sans doute le premier couple des Origines bretonnes. La lignée de Coel Hen, entre autres, remonte à Beli et Anna (*Gén. Harl.* 10). Anna est fille d'Uther Pendragon et sœur d'Arthur selon l'*HRB*, épouse de Lot de Lodonésie. On admet aisément l'opinion de J. Rhys (*WP* 42) qu'Anna était originellement identique à *Ana* (*Anu*).

Le culte récent de sainte *Anna* mère de la Vierge Marie a pu être facilité en Bretagne par l'existence d'une *An(n)a* indigène, bien plus ancienne, dont la toponymie garde trace. Suivant des bribes de légende Anna était l'épouse d'un seigneur cruel qui, hostile à toute descendance, la chassa quand elle fut enceinte. Elle s'enfuit en Orient où naquit sa fille Maria. Son petit-fils vint la visiter en Bretagne et y fit des miracles. Son corps fut retrouvé longtemps après sa disparition, dans le flot (à Santez-Anna-ar-Palud). On établit la séquence du mauvais époux (menace sur la postérité), de l'errance (maritime), de l'engendrement d'une puissance lumineuse et bénéfique et du retour (en barque) suivant le même axe solaire ouest-est.

*

Comme tant de fois dans nos études, nous devons réaffirmer la nécessité de périodiser les données par rapport au type de société qu'elles révèlent. Il est plus difficile de le

faire avec tout ce qui concerne les femmes parce qu'au fond les situations où elles sont engagées, sur le mode anecdotique ou mythologique, épique ou religieux, participent d'une extrême diversité de formulations et surtout d'une continuité immémoriale. Car il y avait des femmes bien avant qu'il n'y eût des Celtes.